

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Quel sera l'Idéal de demain ?

(RÉPONSES)

M. Henry Bauer nous a répondu dans l'*Echo de Paris*. De son article si fortement pensé, nous extrayons les lignes suivantes :

Votre question en détermine aussitôt une autre : Existe-t-il un idéal, c'est-à-dire la conception d'un meilleur devenir pour les sociétés et surtout les individus ? La majorité des êtres humains, accoutumés à l'esclavage social, se trouvent fort bien de cet état ou n'ont pas le courage de briser le lien qui les enserme. Les uns, privilégiés de l'injustice, jouissent en paix de ses faveurs et s'indignent à la pensée d'un changement ; les autres, animaux d'habitude, passent en troupeau, les yeux fixés à terre, travaillent, se repaissent et perpétuent l'espèce, passivement. Une troisième espèce d'hommes, sentant le poids de la servitude et la gêne des privations, incline aux sinagrées de changements, aux sinagrées de révolutions, aux perturbations de régime pour recommencer le même baigne sous d'autres formes, sous des noms différents. A ces citoyens même effervescents plaisent les manifestations tumultueuses de l'opinion, les jeux de la politique, les renversements de ministères, la parole sonore des orateurs, les disputes électorales, les héros populaires, les clameurs furieuses contre la réaction. Aucun d'entre eux ne saurait concevoir qu'il n'est pas de compromis possible entre l'ordre nouveau et la société tyrannique issue de l'état de propriété avec ses représentations, telles que la famille, les législations, les corvées publiques, les haines nationales.

Il se rencontre de nombreux esprits portés aux petites révoltes d'apparence ; mais combien peu échappent aux préjugés, aux respects, aux traditions du monde hiérarchisé pour se créer une personnalité affranchie, une individualité en dehors, microcosme souverain !

Le renouveau viendra par des individus meilleurs, capables de se créer une conscience. L'essentiel est un sentiment non pas de détestation, mais de douleur, devant l'injustice. La connaissance d'une iniquité doit troubler nos jours, nous tourmenter, nous causer du malaise et de la souffrance. Certainement celui qui ne souffre pas de l'offense imméritée d'un voisin ou même d'un étranger est le complice de la tyrannie sociale.

Me voici éloigné de l'idéal de demain ; ceux qui supposent y entrer par un coup de force sont dupes d'une illusion funeste. La société ne se sauvegarde par des exécutions pas plus qu'elle ne se défait par des hécatombes. La bombe n'est pas supérieure au couperet ; allumeriez-vous la mèche capable de faire voler en éclats toute la machine sociale qu'il sortirait vivant encore, le continuateur de la tradition de force, d'iniquité et de mensonge.

Homme, camarade de vie, compagnon du baigne social, tu es le seul arbitre de ta libération. Relève-toi, crée-toi une âme nouvelle dans le mépris des insti-

tutions et des lois, dans le culte de la justice, de la vérité et de la beauté, dans le libre et généreux amour, dans le désintéressement et la foi !

HENRY BAUER.

Vous paraissez croire à la fin de la religion et de l'idéal d'hier ; à mes yeux vous vous trompez.

Il n'est pas exact de croire que la religion finit. Jamais plus qu'en nos jours l'homme ne s'est relié au ciel. Les magnifiques découvertes du XIX^e siècle, de Cuvier à Pasteur, de Papin à Daguerre, Ampère, Edison, etc., ont révélé des phénomènes obéissant à des lois supérieures. La vapeur a ses lois, l'électricité a ses lois, les microbes, ceux qui font fermenter les liquides comme ceux de la rage ou de la diphthérie ont leurs lois ; qui donc les a fixées à jamais si ce n'est un Etre infini et immuable, contre lequel l'homme lutte en vain, auquel il se rattache par la religion ? — Celle-ci est finie, dites-vous ; s'il en est ainsi, pourquoi donc les temples semblent-ils tous trop petits ? Pourquoi les foules remplissent-elles Notre-Dame-des-Victoires au centre de Paris, le Sacré Cœur au sommet de Montmartre, Fourvières au-dessus de Lyon, Notre-Dame-de-la-Garde qui domine Marseille, etc. ? Et pourquoi l'homme que ses pairs ont assis sur le siège pontifical prend-il, sans pouvoir temporel, une influence si considérable sur les hommes et les gouvernements de notre temps ? Donc, première conclusion : la religion vit.

Vous parlez de nouvel idéal... Je n'en connais qu'un. A travers les âges, les mêmes mots synthétiques l'expriment : c'est le vrai, le beau, le bien. Idéal d'hier, il sera celui de demain. L'idéal est immuable, il est Dieu lui-même. Ainsi que beaucoup des hommes de mon temps, j'ai rejeté Dieu de ma pensée, — ma raison l'y a ramené. Avec lui, je m'explique tout ; sans lui, autour de moi et en moi tout s'obscurcit et vague dans le mystère. Il est donc mauvais, à mes yeux, de ne pas reconnaître l'idéal religieux. Ma conviction est que nos contemporains sceptiques y reviendront ; pour beaucoup déjà, c'est chose faite.

La crise d'incrédulité que le XIX^e siècle a traversée me paraît toucher à sa fin. Il y aura toujours des mécréants ; mais la lutte entre eux et les croyants sera moins vive. L'idée de Dieu apparaît plus nette au-dessus de l'humanité. Celle-ci trouve en lui son unité, et dit : « Voilà la source du vrai » ; — elle est éblouie par sa splendeur, et dit : « Dieu est le beau » ; et elle ajoute : « Il est le bien ». De là les mérites et les démérites, les devoirs stricts imposés par les Codes, et les devoirs larges que seule une loi d'amour inspire. Cette loi d'amour est le fondement du christianisme. Elle a fait disparaître la servitude romaine, organisé le collectivisme monastique et charitable de l'époque mérovingienne ; elle opérera de nouveaux prodiges, rapprochera les classes, les riches des pauvres, les bourgeois des prolétaires, les patrons des ouvriers. Respectueuse de la liberté individuelle, la loi de charité doit provoquer un immense mouvement de fraternité.

Chacun y contribuera, mais nul ne la favorisera plus que l'élite intellectuelle. La propager est pour cette élite un devoir. Si les idées germent dans les foules, elles ne valent que par l'action des intellectuels qui les commentent et les fécondent. Les hommes d'Etat ne viennent qu'en dernier lieu. Il est banal d'écrire que les mœurs se font avant les lois. Mais tout cela ne constitue point une révolution. Bouleverser est le propre des violents. Ils détruisent et ne créent rien. — Agir est le propre de l'humanité. Elle poursuit son amélioration, elle progresse, c'est indubitable, subissant parfois sans en avoir conscience l'Idéal éternel. S'en approcher avec méthode doit être son rêve. — Aussi pour me résumer dirai-je : Dieu est charité, et l'idéal de l'homme doit être le progrès par et vers la charité.

Henri CHAPOY.

Depuis le commencement de l'évolution historique, le caractère religieux des croyances et des pratiques sociales va en diminuant. Il est donc probable que cette dégression se poursuivra; que l'homme donnera pour but à son activité des fins de moins en moins transcendantes et de plus en plus humaines, et que la réglementation à laquelle il soumettra sa conduite sera elle-même de plus en plus considérée comme une œuvre humaine, perpétuellement soumise à la libre discussion. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que la religion doit disparaître. Je crois que, sociologiquement, la question n'a pas de sens bien net; car la religion n'est pas quelque chose de défini. Elle ne comprend pas seulement les croyances qui s'enseignent dans les temples, mais toutes celles qui sont considérées comme obligatoires pour les membres de la communauté-société. Or, tant qu'il y aura des sociétés, il y aura des croyances de ce genre; seulement, je crois que, dans l'avenir, elles représenteront une moindre part de la vie collective et que le caractère obligatoire en sera moins prononcé, moins exclusif de la libre réflexion. Il ne peut se produire au cours de l'évolution sociale que des différences de degré.

Émile DURKHEIM.

D'idéals très beaux, non encore réalisés et peut-être jamais réalisables, le monde est plein; en ajouter un nouveau, sans rapport avec la vie réelle, ne ferait pas avancer d'un seul pas la marche de la civilisation.

Si l'expérience doit valoir aussi quelque chose, dans la vie des peuples, si le caractère positiviste de l'esprit moderne n'est point appelé à subir un douloureux arrêt à l'aurore du siècle nouveau, l'idéal de demain sera celui-ci :

Les hommes de science, imbus de principes moraux, lesquels sont demeurés jusqu'à présent étrangers à la conduite des nations, se mettront à la tête d'une ou de plusieurs nations civilisées pour réaliser cette idée très simple : le gouvernement n'est plus le monopole d'une famille, d'une aristocratie, d'une classe ou d'un parti, mais une délégation de l'ensemble des citoyens pour le plus grand bien de tous.

On pourrait dire que ce serait là la plus grande, la plus salutaire des révolutions enregistrées par l'histoire.

Pour conquérir les pouvoirs publics et réaliser cet idéal, les hommes de science éprouveront le besoin de descendre parmi le peuple, et ils en sentiront plus fortement les aspirations et, en quelque sorte, les palpitations.

Et le peuple, enseigné par eux, arriverait bientôt à savoir distinguer ses vrais et sages amis des charlatans et des énergumènes, les idées saines et réalisables des idées totalement abstraites et chimériques. Il verrait que la plus grande gloire ne consiste pas à détruire et à massacrer pour ajouter au territoire national une ou plusieurs provinces, mais à faire de son propre pays un modèle de liberté, de bien-être et de solidarité pour le plus grand nombre de ses fils.

L'avènement de ces hommes de science au pouvoir ne serait suivi, comme il est advenu de toutes les révolutions depuis plus d'un siècle, d'aucune réaction, parce qu'ils promulgueraient tout de suite les réformes que réclamerait la conscience publique; parce que, une fois licenciée, l'armée, prétexte et organe des guerres dont on ne voudrait plus, les centaines de millions qu'elle coûte, sans compter celles qu'absorbent aujourd'hui tant de parasites qui vivent aux dépens de l'Etat, seraient employées à des œuvres de grande et vraie utilité publique et au soulagement de misères imméritées.

Tels seraient les avantages immédiats; quant à ceux que découvrirait un avenir prochain, ils seraient tels qu'il n'est pas même possible de les imaginer.

Le spectacle nouveau en ce monde d'un gouvernement qui détiendrait le pouvoir, non pour la satisfaction d'une vaine gloriole, ni pour rassasier d'avidés

clients, mais pour le plus grand avantage de la société tout entière, ce spectacle exercerait une influence si bienfaisante que personne n'y pourrait résister.

Il améliorerait à vue d'œil la moralité privée et publique.

La question sociale ne ferait plus peur aux possédants, parce qu'elle serait acheminée peu à peu aux graduelles solutions qui seraient suggérées par l'expérience.

Les millionnaires, qui ne seraient plus montrés au doigt comme des ennemis par les prolétaires, mettraient toute leur ambition à créer de nouvelles institutions philanthropiques, ou à aider celles qui existaient déjà. Ils fonderaient des journaux de propagande humanitaire, lesquels seraient distribués semi-gratuitement; ils ouvriraient des asiles aux fervents de la science auxquels la nature de leurs études ne permettrait pas une immédiate rétribution de leurs travaux; à la *Coopération des idées*, stimulée par des concours publics avec prix, ils ajouteraient la coopération des bonnes œuvres.

Le Pape ne voulant pas rester étranger à ce mouvement grandiose de solidarité et de progrès convoquerait et présiderait le nouveau Congrès des Religions pour proclamer, d'accord avec les représentants des Religions professées dans le monde civilisé tout entier, ce qui se trouve au fond de chacune d'elles, comme base de toute morale : le principe de la Fraternité humaine, et au nom de ce souverain principe : *la fin des guerres*.

Est-ce là un rêve ? Oui, comme tous les idéals à la veille de leur réalisation.

Pour le réaliser celui-là, il suffirait que huit ou dix hommes d'esprit élevé et de grand cœur s'en fissent les propagateurs et trouvassent un peuple capable de les comprendre et disposé à les suivre.

Leur exemple en entraînerait d'autres sur la même route; et ce qui jusque alors paraissait un rêve fantastique deviendrait une magnifique réalité.

E. T. MONETA.

1° *Un idéal nouveau est-il en voie d'élaboration ?*

Un idéal social, oui; un idéal moral, non.

2° *Quelle sera sa formule ? Sera-t-elle mystique ou positive ?*

Sa formule sera mystico-positive, quand les hautes vérités de la mystique judéo-chrétienne seront jugées les plus concrètes des réalités.

3° *Cet idéal aura-t-il la puissance directrice de l'idéal religieux ?*

Oui, car il sera inspiré, au siècle prochain, par le catholicisme épuré, qui unifiera le monde chrétien.

4° *Modifiera-t-il l'ordre social ? — Si oui, en quel sens ?*

Oui, dans le sens de la démocratie organisée.

5° *Dans quelle mesure contribueront les hommes d'Etat, les Foules, l'élite intellectuelle et les révolutionnaires à l'éclosion de cette société nouvelle ?*

Tous y contribueront, consciemment ou non, d'une façon proportionnelle à leur intelligence, à leur force de volonté et à la sincérité de leur altruisme.

SATURNINUS.

1° Certainement, je crois un idéal nouveau en voie de formation, parce que toute la vie mentale, morale et sociale vient d'être placée dans des conditions qui diffèrent essentiellement des autres âges. Jusqu'ici, on s'est toujours occupé de l'éducation de l'homme pour la société, l'organisation politique et sociale s'est formée du besoin de lutter contre les rebelles et les ennemis. Les fins nationales et religieuses étaient très utiles pour faire entendre à l'homme que sa vie doit être réglée par quelque chose au-dessus de ses propres intérêts. Aujourd'hui, cette vérité est tellement reconnue que personne ne pense sincèrement à

une vie contraire à toutes les conditions de la vie sociale. Mais alors commence l'âge de la critique, c'est-à-dire de la recherche des vraies conditions de la vie sociale. Et nous les trouvons, non pas dans celles, existant actuellement, qui veulent que l'homme ne vive qu'au profit de la société; mais dans celles qui organisent la société au plus grand profit des individus.

2° Si l'on entend par « formule » une sentence précise, dont tout le monde comprend le sens et les conséquences, la formule de cet idéal n'est pas encore trouvée. Comme la religion a trouvé la formule de l'amour, c'est-à-dire le désir de se donner, de s'humilier, d'abnégation, je pense que l'avenir choisira la formule de la justice, c'est-à-dire le désir de vivre de plein cœur, de se faire respecter, de garder l'intégrité complète de sa personnalité, en refusant, et de vivre aux dépens des autres, et de n'être qu'un instrument des intérêts des autres. Cet idéal ne sera certainement pas mystique, mais très positif.

3° Et si par religion on entend une puissance directrice qui a ses racines dans les affections mystiques de notre cœur, l'avenir sera irréligieux; mais cela n'empêchera nullement l'idéal nouveau d'avoir une puissance directrice plus grande à mesure qu'il sera plus positif.

4° L'organisation sociale sera sans doute modifiée par cet idéal nouveau. Il bouleversera la position de l'homme et de l'Etat. Aujourd'hui, on charge l'Etat de soins qui ne servent qu'à asservir les individus. L'Etat, dans ses fonctions actuelles, est le grand instrument qui sert surtout à alléger les fardeaux de ceux qui détiennent le pouvoir. — Décentralisation, abolition des emprunts d'Etat et des impôts indirects sont les mesures nécessaires pour créer une situation où le pouvoir politique n'augmentera plus encore les pouvoirs économiques des grands au détriment des petits. Le socialisme me semble, comme théorie principale, être fondé sur une illusion. Il est la méfiance de l'Etat actuel (c'est sa substance vraie) et, en même temps, illogiquement, la confiance sans borne en l'Etat à venir. — La vie privée, je pense, sera aussi modifiée. On prendra les hommes pour ce qu'ils sont. On jugera moins. On comprendra plus.

5° A cet idéal, toutes les forces du temps travaillent. Les hommes d'Etat, en démocratisant nos institutions pour se tenir en possession du pouvoir, ou pour en user à d'autres fins; les foules, en s'associant en dehors de l'Etat, guidées seulement par leurs propres intérêts; l'élite intellectuelle, par l'esprit positif ou matérialiste, dont elle espère l'amélioration de la vie de tous, en répandant les connaissances utiles. Les révolutionnaires me semblent être moins les collaborateurs de ceux qui préparent l'éclosion de cette société nouvelle que les symptômes graves des maladies de la société actuelle.

C. N. STARCKE.

Permettez-moi de vous envoyer, au lieu d'une réponse directe à votre questionnaire, la conclusion d'un travail en sociologie qui paraîtra prochainement :

L'idéal de demain sera la reconstitution de l'individu qui est de plus en plus ébréché, émietté par le développement social. La conception elle-même de l'idéal provient du désir de s'élever sur l'échelle de l'évolution organique. L'humanité veut créer une espèce supérieure à elle-même. Cette tendance, source primitive de toute beauté, de toute force créatrice, est refoulée par la société qui l'endigue, la dévie et l'utilise à la production de formes idéales de la vie. Ainsi, le lien intime qui existe entre les forces génésiques et artistiques est bien connu. L'esthétique est un produit de la sélection sexuelle (par exemple, les ornements, les parures des oiseaux, etc.); la parenté entre la force génésique et l'idéalisme religieux est depuis longtemps établie (Kraft-Ebing les considère comme des « équivalents cliniques »); le sentiment moral, altruiste n'est que l'extension à des personnes qui se trouvent en dehors de la famille du sentiment familial, basé sur la force génésique.

D'un autre côté, la vie sociale annihile les forces spontanées des individus et les remplace par des suggestions ; elle supprime l'intuition et la remplace par la logique. Tout cela affaiblit les forces génésiques. Sous la pression des formes sociales, l'évolution biologique doit s'arrêter et même rétrograder. On amasse les fruits du génie, mais on détruit les souches. C'est là un des plus grands dangers de la civilisation.

Revenir à la lutte pour l'existence pure et simple n'est plus possible, ni désirable ; il faudra donc atteindre au même but par les moyens que l'évolution sociale nous a fournis. A la place de la sélection naturelle, si faussée par la société, il ne reste qu'à mettre la sélection artificielle. Autrement dit, l'individu comme but, la solidarité comme moyen.

Les formes sociales n'étant qu'une déviation des forces individuelles de leur destinée propre, il s'agit de trouver un point où se peuvent harmoniser l'évolution individuelle et l'évolution sociale.

Ce problème, nous le formulerions ainsi : la déviation des forces individuelles pour des buts sociaux n'est saine et normale qu'autant que l'individu est en état de produire une espèce supérieure. Comme l'ingénieur-mécanicien marque sur un manomètre le point maximum exact de la tension, sous peine de voir éclater la chaudière, l'ingénieur social aura à fixer le point où le développement individuel ne sera plus entravé par la pression sociale.

Tel sera le problème de l'anthropo et de la socio-technique, lesquels découleront directement de la sociologie positive, une fois constituée comme science.

D^r Léon WINIARSKI.

(A suivre.)

Dans un prochain numéro nous commencerons la publication d'une étude d'Edmond Thiaudière : *De la Revision fondamentale de la constitution du 25 février 1875 par la substitution du principe fédératif au principe unitaire.*

Pénalité et Criminalité

(Suite)

En 1828-1830, la moyenne des récidivistes parmi les prévenus était de 8 p. 100. En tenant compte de l'absence du service anthropométrique et en augmentant, comme il convient, de 20 p. 100, cela fait 28 p. 100.

En 1886, sur 202.401 condamnés, il y avait 92.823 récidivistes, soit 45 p. 100

| | | | | | | |
|-------------------|---|---|---------|---|----|---|
| — 1887, — 207.455 | — | — | 92.887 | — | 45 | — |
| — 1888, — 205.798 | — | — | 95.874 | — | 46 | — |
| — 1889, — 206.423 | — | — | 98.459 | — | 47 | — |
| — 1890, — 207.328 | — | — | 100.784 | — | 48 | — |

Pour les accusés, la proportion est naturellement plus forte :

| | | | | | | | | | | | |
|------|----|--------|------|----|--------|------|----|--------|------|----|--------|
| 1876 | 47 | p. 100 | 1880 | 48 | p. 100 | 1884 | 52 | p. 100 | 1888 | 57 | p. 100 |
| 1877 | 48 | — | 1881 | 51 | — | 1885 | 56 | — | 1889 | 57 | — |
| 1878 | 49 | — | 1882 | 52 | — | 1886 | 56 | — | 1890 | 57 | — |
| 1879 | 50 | — | 1883 | 51 | — | 1887 | 54 | — | 1891 | 56 | — |

Et cela, malgré 3.997 récidivistes qui, du 27 décembre 1885 au 31 décembre 1890 ont été dirigés sur des lieux de relégation. Pour les détenus dans les maisons centrales la proportion des récidivistes est de 70 p. 100; pour les condamnés aux travaux forcés, elle est de 91 p. 100! M. Meyer a dit avec raison que c'était là la plus formelle condamnation de notre système pénal.

Bien mieux, beaucoup de détenus n'attendent même pas leur libération pour commettre de nouveaux méfaits. En 1894, dans les maisons centrales, sur une population totale de 11.493 détenus, 23 ont été condamnés pour crimes commis en prison. Et l'on a eu à relever plus de 50.000 infractions : larcins, voies de faits, actes d'immoralité, etc. La plupart ont été punis 4 fois et plus. Dans les maisons d'arrêts, pour 23.674 détenus, on a constaté 49.000 infractions.

La prison n'est qu'un foyer de peste morale. Nous n'irons pas jusqu'à soutenir que c'est elle qui fait les grands criminels, mais 91 p. 100 des condamnés aux travaux forcés sont des récidivistes, et ce simple chiffre suggère de troublantes réflexions. En tout cas, et c'est surtout cela que nous avons voulu démontrer, elle ne peut prétendre à aucune action moralisatrice. « L'amendement du coupable, écrit M. Jourdan, — *De la justice criminelle en France*, p. 25 — est l'œuvre et le secret de sa conscience. La peine ne peut ni le produire ni le reconnaître; son pouvoir se borne à agir extérieurement et par les mêmes moyens sur tous les condamnés. Par quels arrangements artificiels arriverait-elle, sans cesser d'être elle-même, à faire naître dans la conscience du coupable l'émotion variable et impossible à deviner, qui, seule, peut éveiller son repentir et préparer son amendement? Instrument grossier, la peine ne répond qu'aux côtés les plus imparfaits de notre nature et, quand elle frappe, c'est assez pour elle de ne pas corrompre sans prétendre moraliser. Rien n'est redoutable comme une idée fautive, appuyée sur un sentiment généreux. N'avons-nous pas vu de nos jours le législateur, dans l'espérance d'obtenir l'amendement du coupable, s'exposer à recueillir, par l'emploi généralisé de l'emprisonnement cellulaire, le suicide et la folie à la place du repentir. » La peine est un mal. La souffrance, et surtout la souffrance injuste, ce qui est le cas puisque le criminel est irresponsable moralement, la souffrance exaspère, endurecit, accroît l'état de lutte : elle n'amende pas. L'emprisonnement dégrade, débilite : il détruit tout respect humain et atrophie les centres nerveux d'arrêt.

X

Reste la répression pure et simple, le « garantisme », l'obstacle, quel qu'il soit, à la répétition du délit. Le délinquant n'est pas responsable : il n'est pas punissable. Sa condamnation ne saurait empêcher les autres, psychopathes comme lui, paranoïques comme lui, de suivre l'impulsion morbide qui les empousse irrésistiblement à mal faire. De plus, il est absurde d'attendre d'un emprisonnement plus ou moins prolongé une amélioration impossible, la détention affaiblissant et détraquant l'individu, aggravant, en un mot, les causes pathologiques qui ont déterminé l'acte anti-social. On a recours alors à des expédients comme la répression par ségrégation. On guillotine et on envoie au bagne pour éliminer à jamais; on emprisonne pour éliminer temporairement. On subordonne la justice à l'intérêt public, ou plutôt à l'idée qu'on s'en fait. Si cette doctrine pouvait être admise, passer dans nos mœurs, elle serait la source du plus épouvantable despotisme qu'on vit jamais. En Roumanie, on bertillonne les domestiques : on arriverait à soumettre tous les travailleurs à cette avilissante formalité; on aurait des mouchards involontaires en hypnotisant les témoins et les accusés. Il n'y a pas de bornes. Raison d'Etat, salut public, droit social : on en a subi toutes les tyranniques conséquences. — L'histoire en frémit encore.

D'ailleurs, de nos jours, cette doctrine n'est plus admissible. Elle n'a pu naître que dans des cerveaux trop spécialisés de juristes comme Garofalo et d'anthropologistes comme les D^rs Dubuisson, Hughes, etc., complètement étrangers à la science sociologique positive.

Nous ne reviendrons pas sur cette abstraction chimérique, le droit social, dont nous avons parlé précédemment. Quelques mots sur l'étrange doctrine émise par les néo-criminologistes et sur leur conception mécanique de la société qui en est le postulat apriorique suffiront pour la réduire à néant. « Dans une locomotive, par exemple, la vapeur contraint le piston, qui contraint la bielle, qui contraint les roues, et ainsi de suite. L'ordre réalisé par cette série de nécessités toutes extérieures est lui-même extérieur et superficiel : dans l'intimité des choses, la division subsiste, chaque partie lutte contre toutes les autres, et si elles aboutissent, néanmoins, à un concours, à une apparente harmonie, c'est par une action contre nature qui ne dure jamais éternellement. Toute machine se déränge, et tout ordre qui n'est qu'imposé, non consenti, aboutit tôt ou tard au désordre : c'est l'ordre des choses matérielles, non des êtres vivants. » — A. Fouillée. — *Les Sociétés humaines ou animales*. « Revue des Deux-Mondes. » Une machine est fixe. Elle n'est pas évolutive. Elle s'use, elle ne vit, elle ne progresse pas. Une société, au contraire, est muable, progressive. L'analogie est donc fautive, sans fondement. « La société est un organisme, ce n'est pas une machine, elle ne peut vivre que par la vie individuelle de ses parties. Et c'est par le développement libre et naturel de ses parties que sera assurée l'harmonie du tout. » — Henry George. — *Progrès et Pauvreté*. La société est un organisme, encore convient-il de ne pas pousser cette analogie aussi loin que M. Worms ; mais on ne détruit pas les organes malades : on les soigne. « On ne conçoit pas que les parties d'un organisme puissent être en lutte entre elles ; l'une ne peut détruire l'autre sans que l'organisme en soit dérangement. » (Garofalo. — *La Superstition socialiste*, p. 133.) Un rouage a une destination. Lorsqu'il est usé, on le jette. Un individu n'a pas qu'une fonction prédéterminée. S'il est inapte à l'une, il peut en tenter une autre. S'il est inassimilable à un milieu, il peut en changer, le modifier même.

Supposons cependant que la société soit une machine. Et puis ? « Faut-il donc, ainsi que l'a dit M. Fouillée. — *L'Idée moderne du droit*, p. 146, — si je ne suis qu'un rouage que je me laisse écraser entre les roues de votre grande machine plutôt que de me conserver aux dépens d'un autre rouage ? » Plus énergiquement, avec Caro (*Problèmes de morale sociale*), nous ajouterons encore : « Vous frappez dans un homme un ensemble de hasards et de coïncidences empiriques dont il est absolument innocent. Vous l'avouez vous-mêmes, et pourtant vous frappez ! Quelle inconséquence et quelle dureté ! » Oui, quelle inconséquence !... Cela rappelle ces prêtres qui veulent accorder leur théologie avec la science. Mais le droit de punir n'accepte pas ces compromis. Il ne se réclame que de la responsabilité morale basée sur le libre arbitre. Il en est si bien ainsi que les peines infligées sont infamantes, tandis que, « si les punitions n'étaient de la part de la société que des moyens de défense, ce serait des coups, ce ne serait pas des punitions. » P. Janet. — *Cours de philosophie*, p. 304. Si le postulat de la défense sociale était entré dans la pratique juridique, il y aurait uniformité de peines pour délits identiques, pas d'accusateur, pas de plaideur : l'acte seul, sans les circonstances, importerait. Le crime passionnel est plus dangereux pour l'ordre de la machine sociale que le crime vulgaire, l'impulsivité étant plus manifeste. Cependant, actuellement, les magistrats recherchent avec un grand soin les mobiles ; et leur sévérité ou leur indulgence dépend de cette enquête. Ils acquittent une passionnée homicide, ils frappent l'assassin vulgaire de la peine capitale. D'ailleurs, l'article 64 du Code pénal ne laisse subsister aucun doute à cet égard : « Il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu

était en état de démence (1) au moment de l'action ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister. » *Pas de délit*, proclame l'axiome juridique, *lorsque l'agent n'est pas moralément responsable de son acte*. D'autre part, il y a des crimes qui ne constituent aucun danger social et qu'on punit très sévèrement. D'autres, qui sont de grands dangers, échappent au Code. Enfin, il suffit de jeter un coup d'œil sur le recueil de nos lois pénales pour voir qu'aucune peine n'est véritablement en rapport avec le degré de nuisance sociale. Il appert surabondamment que le droit de punir implique le libre arbitre. Le droit de défense sociale, quelque forme qu'il prenne, n'est qu'un fantôme enfanté par la spéculation. « Si positiviste que l'on soit, a dit M. Tarde au Congrès d'anthropologie criminelle de 1889, on a besoin de croire un homme coupable pour le juger punissable. » L'utilitarisme pénal n'a jamais été exercé avouablement. Il ne le sera jamais, parce qu'il révolte la conscience humaine et les aspirations libertaires des sociétés modernes. « Les faits volontaires, a dit V. Cousin, — *Du Vrai du Beau et du Bien*, p. 16, sont seuls marqués aux yeux de la conscience du caractère d'imputabilité et de responsabilité. »

Démontrer comme les criminologistes l'ont fait que le criminel, qu'il soit inné, instinctif, passionné, d'habitude, de profession ou aliéné, n'est qu'un malade, un dégénéré ou un atavique, c'est démontrer que l'institution judiciaire doit subir une profonde transformation.

S'ils se réclament de l'intérêt public pour la maintenir en l'état immuable où elle nous fut transmise par la barbarie guerrière, avec Caro (*Le droit de punir*), nous leur répondrons : « A ne considérer que l'utilité, l'intérêt d'un seul est aussi sacré que celui d'un million d'hommes ; il peut s'immoler au bien public, — c'est l'acte d'un héros ; mais si on le sacrifie de force et sans son consentement, ceux qui le sacrifient usurpent le nom de juges, ils sont des bourreaux. » Ils usurpent même le nom d'utilitaires. La sanction pénale est loin d'être utile. La répression ne réprime rien. La prison endurecit les criminels, les met un instant à l'abri de la concurrence vitale, intensifie leur puissance génésique, et n'en effraye aucun. Ainsi que l'a dit M. Emile Gautier (*Le Monde des prisons*) : « La prison, telle qu'elle est organisée, est un véritable cloaque épanchant dans la société un flot continu de purulence et de germes de contagion physiologique et morale. Elle empoisonne, abrutit, déprime et corrompt. C'est à la fois une fabrique de phtisiques, de fous et de criminels. » Si le « châtiment » est inexorable, si vraiment il intimide, on favorise la reproduction des antisociaux. La sanction pénale est non seulement inutile, mais nuisible aux intérêts moraux et sociaux de l'humanité. Elle n'est et ne peut être ni expiatrice, ni réparatrice, ni exemplaire, ni correctrice, ni répressive (2).

(A suivre.)

G. DEHERME.

(1) — On voit que ce mot n'est pas pris dans le sens que lui donnent les aliénistes.

(2) Arten, le village de criminels-nés dont nous avons déjà parlé, nous offre un exemple frappant de l'inanité de la peine quelle qu'elle soit. Malgré les mesures les plus rigoureuses, le massacre en masse, le bannissement, etc., la criminalité n'a pu être extirpée, ni même atténuée. On comprendra, sans qu'il soit besoin de le démontrer, que la chose est encore moins facile pour une société entière.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La Synergie Sociale, par *Henri MAZEL*

(ARMAND COLIN et Cie, éditeurs, 5, rue de Mézières)

L'action collective, en vue du bien de tous, c'est ce que M. Henri Mazel nomme la synergie sociale. « Sans doute, nous dit-il, cette action commune peut accidentellement être le résultat de la contrainte, mais une société fondée sur la force seule ne saurait vivre; toute tyrannie qui dure est consentie, et l'amour social se trouve ainsi à la base des plus étroits despotismes comme des sociétés les plus contractuelles. Il n'y a pas de société sans amour pas plus qu'il n'y a d'organisme sans sensibilité. »

L'œuvre est divisée en trois parties : le Passé, le Présent, l'Avenir. Dans la première, l'auteur nous montre l'action bienfaisante, propulsive de l'aristocratie, la passivité, l'incohérence et la nocivité des foules. Evidemment, M. Mazel ne considère ici que l'action consciente. Mais par le rôle que joue encore l'inconscient dans l'évolution sociale, on peut se faire une approximative idée de celui qu'il eut dans l'antiquité. C'est bien la foule qui est le laboratoire, toujours en travail, où s'élaborent les sentiments nobles ou vils, héroïques ou veules. Les chefs, les fondateurs de religions ne furent pas toujours les meilleurs; mais ceux qui surent le mieux refléter l'âme de la multitude. Jusqu'à présent, ce sont les instincts qui ont fait les sociétés. La tyrannie démocratique est derrière nous; l'aristocratie morale et intellectuelle, c'est-à-dire la prédominance du facteur conscient, est devant; de même que l'homogénéité, l'indifférence des formes et des fonctions, la diffusion de l'énergie nerveuse se trouve au bas de l'échelle organique et l'hétérogénéité, l'appropriation des fonctions aux organes et la coordination du système nerveux se trouve en haut.

La seconde partie de la *Synergie sociale* nous parle de la situation présente. L'auteur nous paraît avoir jugé subjectivement l'œuvre révolutionnaire. L'esprit de parti, le romantisme ont, il est vrai, démesurément grandi les hommes et les choses de la Révolution. Mais il serait puéril de nier l'impulsion formidable qu'elle donna aux idées sociales. L'industrialisme s'est développé, les inventions et découvertes se sont multipliées, la science a pris un essor inconnu jusque alors. Certes, jusque aujourd'hui, nous devons surtout à l'industrialisme, l'exploitation intensive, meurtrière de l'homme, de la femme et de l'enfant; un progrès trop brusque a, en partie, détraqué, corrompu, surmené notre génération; la science a détruit les vieux dogmes, les vieilles croyances, et notre âme, que ne remplit pas encore un idéal nouveau, est lamentablement vide. Mais tout cela se peut comparer aux souffrances de la parturition. C'est tout un monde qui naît dans la douleur avant de s'épanouir dans la joie. Tout ce dont nous souffrons, M. Mazel l'impute à la Révolution. Ainsi, le décroissement relatif de la population en France, est dû, selon lui, à la réforme du régime successoral. Il était cependant facile à M. Mazel de vérifier l'exactitude ou la fausseté de cette assertion en consultant le *Recensement de la Population*, publié par le Ministère du Commerce. Lorsque la diminution de la population est due à une cause volontaire, on sait que le nombre des garçons l'emporte considérablement sur celui des filles. Or il en est tout autrement en France, puisqu'il naît 104 garçons pour 100 filles. D'ailleurs, l'émiettement des grandes fortunes par l'héritage est un bien, puisqu'il atténue un peu les inégalités choquantes résultant, non de la grandeur morale, de la valeur intellectuelle et de l'activité; mais des hasards de la naissance. C'est un stimulant précieux de toutes les énergies. Celles d'en haut, parce qu'elles

ne se peuvent plus dépenser dans l'oisiveté et la débauche ; celles d'en bas, parce que l'effet aveulissant, dépressif d'une misère trop âpre est adouci. Cette semi-égalité du point de départ n'a rien de commun avec l'égalité communiste. Elle est, au reste, la garantie d'une sélection sociale normale.

Pourquoi s'attarder à des regrets, alors que les espoirs seuls vivifient et propulsent ? Ce qui a été, si grand, si lumineux que l'éloignement le fasse paraître, ne peut plus être. Et ce qui est, tout à l'heure ne sera plus, — « jamais plus », comme dit le poète. Il faut se libérer du Passé.

Sur la vie communale, la magistrature et les diverses classes sociales, l'éducation, le service militaire et les impôts, l'auteur a des vues ingénieuses et larges.

La troisième partie, nous l'avons déjà dit, nous parle d'avenir. « Le grand œuvre, dit Renan, s'accomplira par la science, non par la démocratie. » M. Mazel répond : « Erreur, le grand œuvre s'accomplira par la vertu. Vertu, j'entends *virtus*. » Le grand œuvre, concluons-nous, s'accomplira par la science, l'énergie et la bonté. La science seule, le renanisme, ne ferait qu'une société de mandarins ; l'énergie seule, comme l'entend l'auteur, un monde d'agités ; la bonté seule, comme le veut Tolstoï, une humanité passive qui, trop souvent, en croyant faire le bien, préparerait pour les générations futures une tourbe grossissante de dégénérés, d'infirmes, d'aliénés et de criminels. « L'essentiel, ajoute Renan, est moins de produire des masses éclairées que de produire de grands génies et un public capable de les comprendre. » M. Mazel répond : « Erreur encore, l'essentiel est de produire des héros et des âmes capables de vibrer à leur héroïsme. » Eh bien ! non. L'humanité n'est pas un théâtre. Sa fin n'est pas d'applaudir le cabotinage des pédants et des surhommes dont, de ces derniers, l'épilepsie sanguinaire s'étiquette héroïsme. L'essentiel, concluons-nous donc, est de réaliser la plus grande somme de liberté, de justice, de solidarité et de bonté, c'est-à-dire de bonheur, pour le plus grand nombre possible d'êtres vivants. Les hommes de génie ne sont pas une fin. Ils sont un moyen. Ils sont de bons serviteurs, sans plus. Notre admiration, notre amour sont leurs gages. Et si, au surplus, nous leur livrons notre conscience, notre liberté, notre vie, nous faisons un marché de dupe.

Mais, très judicieusement, l'auteur nous dit : « Ce sont des réformes d'âmes qu'il nous faudrait, non des réformes de textes ; il n'y a plus que les vieux politiques à croire à la révision de la Constitution, mais il y a encore trop de cœurs faibles à attendre le salut d'une refonte des lois... Plus de fétichisme législatif ; ce ne sont pas les décrets qui créent l'énergie ni les lois qui intronisent la liberté. »

Ainsi que nombre de penseurs de notre époque M. Mazel se demande anxieusement si la dégénérescence, l'alcoolisme, la lèpre politicienne s'aggraveront : si quelque barbare, annonciateur de l'Apôtre d'amour salvateur, ne surgira pas pour secouer nos torpeurs à coups de canons. Quoi qu'il en soit, « il ne faut pas désespérer : « au fond du collectivisme lui-même il y a un peu de charité et au fond de l'anarchisme un peu d'énergie. » Ce sont ces consolantes paroles qui terminent la *Synergie sociale*.

Comme on le voit, ce livre est d'un haut intérêt. Et si les idées n'en sont pas toutes acceptables, elles valent cependant qu'on s'y arrête et qu'on les discute. Quant à l'écriture, elle est d'un poète, plus que d'un sociologue. C'est une qualité, et c'est un défaut.

La Voix des Choses, par *Émile de SAINT-AUBAN*

(A. PEDONE, éditeur, 13, rue Soufflot)

Bien qu'il ait parfois des visions d'avenir, M. de Saint-Auban est aussi un

obsédé du passé, — et du passé catholique uniquement. Pour lui, l'art comme l'éthique sont nés avec le christianisme et mourront avec. En dehors, avant ou après, rien n'existe, ou mieux, tout est mal. Evidemment cette façon de concevoir l'histoire fera sourire les philosophes et les hommes de science; mais l'artiste, le rêveur, le mystique y retrouveront le charme troublant des médiévales légendes. La *Voix des Choses* est un livre de belle littérature. Et c'est à ce titre surtout que nous avons voulu le signaler à nos lecteurs.

Mais M. de Saint-Auban s'aventure sur le terrain sociologique. Il est antisémite. Pour lui, rien ne vaut que la charité évangélique. L'altruisme n'est qu'une pâle contrefaçon de celle-ci. Il cite Drumont : « L'Altruisme, c'est la Charité sans ailes, la Charité qui ne croit plus au ciel. » Eh bien ! Sans ailes, l'altruisme monte plus haut que la Charité, parce qu'il est conscient, scientifique pourrions-nous dire, et que celle-ci est instinctive. La charité s'arrête là où finit la race et la foi. Elle admet les guerres, les ghettos et les bûchers. L'altruisme est la négation de tout cela : il s'étend non seulement à tous les hommes, mais à tous les êtres sensibles. Cet altruisme, si large, si grand, si supérieur à l'étroite charité de nos pères, est le produit du siècle, le fils de la science. C'est parce que la vapeur, l'électricité ont supprimé les distances que nous avons pu étudier les peuples, vivre leur vie, les comprendre. Et c'est parce que nous les avons compris que nous les aimons. « On ne peut plus haïr l'être qu'on a compris », a dit le poète-philosophe M. Guyau. Faisons comme lui, allons au fond des âmes, et nous aimerons. Et par l'altruisme s'édifiera la Cité de justice, de liberté et de bonté, — la Cité de demain.

Contre l'Antisémitisme, par Bernard LAZARE, une broc. 0 fr. 50.
(STOCK, éditeur, 8, 9, 10, 11, galerie du Théâtre-Français)

M. Drumont ne réfutera pas l'argumentation serrée de M. Bernard Lazare. Mais M. Drumont est surtout un agitateur, un remueur de foules. Et l'on meut les foules par le sentiment, par la passion, jamais par la logique. Les antisémites et leurs adversaires, comme tous les révolutionnaires et les politiciens d'ailleurs, sont des empiriques. Déposséder ou fusiller les exploités et les agitateurs, qu'ils soient juifs, protestants, catholiques ou francs-maçons, ne serait pas une solution. D'autres parasites surgiraient aussitôt, plus après au gain et plus corrompus peut-être. C'est sur l'état d'esprit, sur la cause psychologique qu'il faut agir. C'est en assainissant l'individu qu'on purifie la société.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

Philippe le Bel. (L'Épopée humaine. — Premier drame de la tétralogie de la seconde Renaissance), par J. STRADA, 1 vol., 3 fr. 50 (Paul Ollendorf, éditeur, 28 bis, rue de Richelieu).

Jésus et l'Ère de la Science (Deuxième partie de la Philosophie de l'impersonnalisme méthodique), par J. STRADA, 1 vol. 5 fr. (Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain). Il en sera fait un compte rendu dans le prochain numéro.

Jésus (L'Épopée humaine), par J. STRADA, 1 vol. 3 fr. 58 (Paul Ollendorf, éditeur, 28 bis, rue Richelieu).

Contre ce temps, par Louis LUMET (Bibliothèque de l'Association, 1, rue Guénégaud). Il en sera fait un compte rendu dans notre prochain numéro.

Traité expérimental de Magnétisme. Physique magnétique Cours professé à l'École pratique de Magnétisme et de Massage, par H. DURVILLE. 2 volumes reliés, avec portrait, signature autographe de l'auteur et 56 figures dans le texte. Chaque vol. 3 fr. (Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri). Il en sera fait un compte rendu dans notre prochain numéro.

La collection de l'**Almanach de la Question sociale** (années 1891-92-93-94-95-96) vendue 3 fr. au lieu de 9 fr., est une vraie bibliothèque socialiste contenant des études approfondies sur les données socialistes et des documents précieux de toutes sortes concernant les réformes réclamées par le prolétariat universel. Et quoique sous forme d'almanach, les années parues jusqu'ici sont, à part leurs calendriers, des livres de toute actualité indispensables à consulter.

Un écrivain socialiste a surnommé cet Almanach « *Le Larousse du socialisme.* » Un autre a écrit qu' *aucune langue n'a encore publié un Almanach du socialisme aussi important.* »

Pour les recevoir franco, s'adresser à l'administration de la « *Question Sociale,* » 5, Boulevard Saint-Michel, en ajoutant au prix de 3 fr. le montant d'un colis-postal, c'est-à-dire pour la France 0 fr. 60 en gare et 0 fr. 85 à domicile, et pour l'étranger le montant d'un colis-postal du pays respectif à Paris. — Chacune de ces 6 premières années de l'Almanach est envoyée séparément franco contre un mandat de 1 fr.

QUEL SERA L'IDÉAL DE DEMAIN ?

Sous ce titre, nous avons l'intention de recueillir et de publier toutes les opinions qu'on voudra bien nous faire connaître sur la forme, la force et les conséquences de l'idée directrice, en voie d'élaboration, appelée à remplacer l'idéal religieux à son déclin.

Avec la Religion finissante, se tarit une source merveilleuse de poésie, de consolation et d'espérance. On ne croit plus à ce qui fut; on ne croit pas encore à ce qui sera. Triste période de transition qui eut toujours pour corollaire une effrénée corruption, un putride jaillissement de lie et d'écume!...

Les hommes d'élite, qu'ils soient de la plèbe ou du patriciat, interrogent anxieusement l'avenir. Ils voient le mal s'étendre comme une lèpre, et ils en souffrent, parce que le doute les empêche d'agir efficacement pour le bien.

Si la Civilisation ne doit point périr dans la purulence, dans l'alcool, dans la démence et dans le sang, il est évident qu'une idée vigoureuse doit s'imposer, galvanisant les énergies, exaltant les enthousiasmes, et entraînant notre pauvre Humanité vers les Terres promises de liberté et de justice.

Cette idée régénératrice ne naîtra pas brusquement d'un cerveau génial; elle ne surgira pas, indéterminée, des entrailles populaires: nous en possédons actuellement les éléments. Mais ils sont épars, celés. Elle est déjà; mais elle n'est encore qu'un brouillard, une nébuleuse. Et pour qu'elle vive, pour qu'elle soit féconde, il faut que ses atomes soient condensés, intégrés: c'est ainsi que la stérile et chaotique nébuleuse devient un vivifiant soleil aux triomphants rayons.

En se plaçant en dehors des systèmes, il est donc possible de savoir ce que sera cet idéal.

Malgré le conflit des doctrines, malgré l'âpre concurrence des individualités, nous avons la conviction qu'il y a dans un des recoins de l'intelligence de tous une aspiration commune, parce que juste. Et nous croyons même qu'il est essentiel de préciser cette aspiration universelle parce qu'elle sera l'idéal puissant que nous espérons.

C'est à cette œuvre que nous convions tous les esprits élevés: savants, philosophes, professeurs, littérateurs, journalistes, poètes, artistes, etc. Refuseront-ils d'y collaborer?

Il y a là mieux qu'une vulgaire consultation. Et certainement, de cette enquête, le sociologue et le philosophe pourront tirer une conclusion utile.

En conséquence, nous enverrons, par lettre, à toutes les personnes qui reçoivent notre publication, le petit questionnaire suivant:

- 1° *Un idéal nouveau est-il en voie d'élaboration?*
- 2° *Quelle sera sa formule? — Sera-t-elle mystique ou positive?*
- 3° *Cet idéal aura-t-il la puissance directrice de l'idéal religieux?*
- 4° *Modifiera-t-il l'ordre social? — Si oui, en quel sens?*
- 5° *Dans quelle mesure contribueront les hommes d'Etat, les Foules, l'élite intellectuelle et les révolutionnaires à l'éclosion de cette société nouvelle?*

Pour faciliter notre tâche, nous prions nos lecteurs de nous envoyer le plus tôt possible leurs réponses.

Prière d'adresser les réponses à M. DEHERME, 17, rue PAUL BERT. — PARIS

Nous continuons la publication des très intéressantes réponses qui nous sont parvenues.